



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

19 | 2014

Varia

Marc Aurèle épistolier : comment faire écrire un empereur romain de l'Antiquité au XVI^e siècle ?

Pascale Fleury



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4634>

DOI : 10.4000/anabases.4634

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 133-153

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Pascale Fleury, « Marc Aurèle épistolier : comment faire écrire un empereur romain de l'Antiquité au XVI^e siècle ? », *Anabases* [En ligne], 19 | 2014, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 21 octobre 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4634> ; DOI : 10.4000/anabases.4634

Marc Aurèle épistolier : comment faire écrire un empereur romain de l'Antiquité au XVI^e siècle ?

PASCALE FLEURY

L'IDÉE DE FAIRE UN PANORAMA des lettres attribuées à Marc Aurèle, de l'Antiquité au XVI^e siècle, visait à vérifier s'il est possible d'identifier, avant la redécouverte du manuscrit frontonien par Angelo Mai au XIX^e siècle¹, des traces de l'existence d'une correspondance de l'empereur Marc Aurèle avec son professeur de rhétorique, M. Cornelius Fronto. La présence d'un autre manuscrit, dont l'existence serait révélée par la citation dans les œuvres entre le septième et le dix-neuvième siècle, aurait pu permettre d'enrichir notre connaissance sur la correspondance. Le manuscrit de la correspondance entre Fronto et Marc Aurèle est pour ainsi dire un *unicum*, et, entre la dernière citation antique et la redécouverte, selon la plupart des analystes², les lettres de Marc Aurèle et de Fronto ne sont pas citées. Il est à noter par ailleurs que le dernier citeur antique, Charisius³, utilise principalement les lettres de Fronto et non pas celles de Marc Aurèle (une citation sur sept), ce qui s'explique assez bien par la nature grammaticale de l'ouvrage de Charisius et par l'autorité antique acquise par Fronto dans le domaine lexical. Il existe également des rumeurs d'une redécouverte d'un ouvrage de Fronto à la fin du XV^e siècle. Raffaello Maffei rapporte dans ses *Commentariorum rerum*

1 Sur Angelo Mai, voir le très intéressant document *Nel primo centenario di Angelo Mai, memorie e documenti*, Bergamo, Ateneo di Bergamo, 1882.

2 Cf. A. Philibert-Soupé, *De Frontonianis reliquis*, Amiens, Lenoël-Herouart, 1873, p. 81.

3 Charisius, 161, 13 ; 256, 8, 267, 6 ; 287, 26 ; 288, 17 Barwick. Charisius connaissait le corpus frontonien, mais dans une autre version que celle qui nous est parvenue (cf. L. Pepe, *Marco Aurelio latino*, Naples, Armanni, 1957, p. 24-25).

urbanarum libri, que l'on a trouvé, en 1493, à Bobbio un exemplaire des élégances de Fronton (*elegantiae latine*)⁴. Johannes Fries, dans sa *Bibliotheca philosophorum classicorum auctorum chronologica*, Tiguri, 1592, *sub anno domini* 150, dit que l'on a conservé des exemples de son éloquence dans un ordre alphabétique, qu'il semble distinguer du traité *Sur la différence des mots*. Cependant, comme l'auteur de l'*Histoire littéraire de la France*⁵, il est préférable et prudent de conclure que cette œuvre est l'ouvrage grammatical attribué à Fronton, même si, par un hasard étrange, il y a consensus pour dire que le manuscrit de la correspondance frontonienne vient du monastère de Bobbio⁶.

Les témoignages de Méric Casaubon, de Pierre Bayle et de Louis-Sébastien Le Nain de Tillemont parlent d'une correspondance de l'empereur⁷ ; ils la rejetaient comme apocryphe et comme le fruit d'un esprit délirant, celui d'Antonio de Guevara, évêque de Mondoñedo, chroniqueur de Charles Quint (1480-1545). Or, Antonio de Guevara affirme, dans le Prologue au *Livre doré de Marc Aurèle*, publié pour la première fois officiellement en 1528, qu'il a découvert un manuscrit grec dans la bibliothèque de Cosme

4 Paris, Josse Bade, 1511, fol. LX v. (<http://www.bvh.univ-tours.fr/Consult/index.asp?numfiche=484>).

5 Bénédictins de St-Maure, *Histoire littéraire de la France*, Paris, 1733, tome 1, partie 1, p. 282-286.

6 Pour tout ce qui concerne le manuscrit des lettres, cf. l'introduction à son édition de M. J. P. van den Hout, Leipzig, Teubner, 1988.

7 La critique de M. Casaubon prend place dans la notice au lecteur de sa traduction anglaise des *Pensées* de Marc Aurèle, Londres, 1620 (j'ai consulté la 4^e édition de 1673) : il affirme qu'il n'existe qu'un seul ouvrage de la main de l'empereur, les *Pensées* ; il ne doute pas des bonnes intentions de l'Espagnol, mais condamne les moyens utilisés. Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Paris, 1697, vol. II (j'ai consulté la 5^e édition, Amsterdam, 1740), sous l'entrée Guevara (Antoine de), p. 631-633, s'attaque de façon virulente à l'auteur espagnol, « empoisonneur public et séducteur ». Pierre Bayle évoque également les critiques de ses prédécesseurs, notamment G. Vossius (*De historicis graecis*, 1624 ; p. 269 de l'édition de 1838, Dykania, Leipzig). La critique de Montaigne (*Essais*, I, XLVIII), que cite P. Bayle, s'adresse bien plutôt aux *Lettres familières* de Guevara. Louis-Sébastien Le Nain de Tillemont évoque, dans son *Histoire des empereurs romains*, Paris, C. Robustel, 1720, vol. II, histoire de « L'empereur M. Aurèle Antonin surnommé le philosophe avec L. Aurelius Verus » (Articles 14, 15, 18, 27 et 28) les lettres connues de l'empereur par Philostrate, Dion Cassius et l'*Histoire Auguste*. Il ne semble pas avoir lu le *Livre doré*, ou alors il utilise l'édition valencienne de 1532, qui comportait une préface de Juan de Molina évoquant la lettre du miracle de la pluie (A. Redondo, *Antonio de Guevara et l'Espagne de son temps*, Genève, Droz, 1976, p. 483, n. 97), car L.-S. Le Nain de Tillemont semble dire que le texte de la lettre qu'il possède sur le miracle est fausse : « nous en avons une aujourd'hui sur ce sujet, mais il est difficile de croire qu'elle soit légitime, comme on le verra en son lieu » (Article 15) ; il revient ensuite sur les fausses lettres de Guevara : « Il ne faut pas confondre ces douze livres de Marc Aurèle (des *Pensées*) avec un écrit intitulé l'*Horloge des Princes*, publié sous son nom, et très célèbre dans le dernier siècle, qu'on dit être d'Antoine Guevara, évêque espagnol » (Article 28) et ne reparle plus des fausses lettres.

de Médicis portant des lettres du Prince, qu'il traduit en latin, puis en espagnol pour les diffuser ; sur ces lettres, il construit un miroir du Prince dédié à l'empereur, miroir qui est accompagné, en annexe, par dix-neuf lettres. Méric Casaubon, Pierre Bayle et Le Nain de Tillemont sont bien sûr des hommes tout à fait érudits, mais, ne connaissant pas les lettres « réelles » de Marc Aurèle, auraient-ils pu conclure un peu trop rapidement au caractère apocryphe du corpus qu'avait A. de Guevara sous la main ? Comme personne n'avait vérifié ce fait, il me semblait important de lire les lettres présentées par Guevara et de les analyser à l'aune de ce que nous connaissons maintenant.

Il va sans dire que la simple lecture des lettres du *Livre doré* confirme l'idée que les lecteurs critiques de Guevara avaient eue. Les lettres sont en grande partie très conformes à ce que l'on attend du Prince-philosophe, un mélange de pessimisme et de clairvoyance, d'amitié et de droiture, avec des thèmes récurrents, particulièrement éthiques. À la fin de ce corpus, Guevara introduit cependant quatre lettres amoureuses, que Marc Aurèle adresse à d'anciennes ou de nouvelles flammes et aux courtisanes de Rome. Ça et là, surgissent ainsi des thèmes un peu moins attendus, notamment sur les souffrances physiques des correspondants, qui rappellent d'une certaine manière la centralité du corps que l'on perçoit dans le corpus frontonien et dans la littérature de la Seconde Sophistique.

Cependant, Guevara n'avait certainement pas lu les lettres de Fronton et de Marc Aurèle. Cette constatation ouvre toutefois d'autres pistes de recherche, car l'inspiration de Guevara ne peut pas être non plus les *Pensées*, qui furent découvertes et diffusées plus tard (1559). Le premier à mentionner le manuscrit des *Pensées* avec certitude dans l'Antiquité est Aréthas⁸, mais l'on peut se demander si la fréquente mention de lettres en grec de l'empereur ne découle pas de la connaissance de ces « lettres à soi-même ». De cette nature peut être la mention dans l'*Histoire Auguste* que le Prince *sed haec omnia per epistolas suas purgavit* (les rumeurs que Faustine aimait les pantomimes, *Vie de Marc Antonin XXIII*, 7). La découverte des *Pensées* est contemporaine du début de l'écriture du *Livre doré*, mais avant la publication de la traduction latine du texte, il y a peu de mentions de l'ouvrage⁹. Par une coïncidence étrange, la bibliothèque de Cosme de Médicis, où A. de Guevara prétend avoir trouvé son manuscrit, renfermait l'un des deux exemplaires connus des *Pensées*¹⁰. L'autre corpus de lettres de Marc Aurèle se trouve dans l'*Histoire Auguste*, qui en comporte cinq, et dont l'édition par Érasme (1518) aide la très grande diffusion. Or, bien que Guevara semble connaître ces lettres, il ne les utilise pas textuellement. Les questions deviennent dès lors plus nombreuses et, sans doute, plus intéressantes.

8 *Arethae scripta minora*, texte établi par L.G. Westerink, Teubner, Leipzig, 1968, I, p. 305.

9 Cf. J. Krayer, « Marcus Aurelius and neostoicism in early modern philosophy », *Blackwell Companion to Marcus Aurelius*, Oxford, Blackwell, 2012, p. 515-531.

10 Cf. A. Redondo, *op. cit.*, p. 473.

En effet, après les historiens des III^e et IV^e siècles¹¹ et avant Guevara, Marc Aurèle n'est pas un personnage très populaire : il est souvent cité à l'intérieur d'une liste de bons empereurs¹² ou alors de persécuteurs de la foi chrétienne, puisqu'il est tenu pour responsable du martyre de Justin (Rome) et de Blandine (Lyon) ; le seul élément de sa vie qui semble digne d'intérêt pour les auteurs du Moyen Âge est également une affaire épistolaire : une fausse lettre évoquée par Tertullien, Eusèbe et Orose, où l'empereur aurait reconnu que le miracle de la pluie, sauvant les légions romaines lors de la guerre contre les Marcomans, serait dû à la prière des soldats chrétiens¹³.

Il est évident que les fausses lettres de Guevara et leur popularité contribuent grandement à l'établissement de l'empereur païen comme une des figures vertueuses et philosophiques de la Renaissance ; en effet, le *Livre doré*, puis le *Relox de principes* (1529), qui présente certaines des lettres à l'intérieur d'une narration plus élaborée, sont réédités plus d'une centaine de fois jusqu'en 1600, dans toutes les langues européennes¹⁴. On n'a même pu avancer l'hypothèse que le déplacement de la statue équestre de Marc Aurèle du Latran au Capitole découle de la représentation nouvelle de l'empereur insufflée par l'œuvre de Guevara¹⁵. Il est donc pertinent d'explorer les raisons du choix de Marc Aurèle comme personnage, la façon dont il construit son personnage, ce qu'il entend mettre en lumière et, plus particulièrement, pourquoi il choisit la forme épistolaire pour y parvenir. Avant d'aborder plus précisément ces questions, il est important de brosser un portrait général de la réputation antique de Marc Aurèle comme épistolier.

11 Sur le traitement de Marc Aurèle chez Dion Cassius, Hérodien, Aurélius Victor, dans le *De Caeseribus* et chez Eutrope, cf. G.W. Adams, *Marcus Aurelius in the Historia Augusta and Beyond*, Plymouth, Lexington Books, 2013, p. 213-240.

12 Jean de Salisbury dans son *Policraticus* (1159) mentionne la sagesse de Marc Aurèle et une lettre concernant les chrétiens (VIII, 19), qui est probablement un écho de Tertullien. Il se peut qu'il ait eu vent des lettres de Fronton, car il mentionne l'attaque de l'orateur contre Sénèque (VIII, 13), mais il est impossible de savoir si sa connaissance est directe ou indirecte.

13 Sur la réputation de Marc Aurèle avant la Renaissance, cf. J. Bruch et K. Herrmann, « The reception of the philosopher-king in Antiquity and the Medieval Age », *Blackwell Companion to Marcus Aurelius*, Oxford, Blackwell, 2012, p. 483-496.

14 Approximativement 130 éditions du *Livre Doré* et 100 éditions de l'*Horloge des Princes* ; pour le détail, cf. S. Vosters, *Antonio de Guevara y Europa*, Salamanque, Ediciones Universidad de Salamanca, 2010, p. 37.

15 C'est la démonstration que fait M.P. Mezzatesta, « Marcus Aurelius, Fray Antonio de Guevara, and the ideal of the perfect prince in the sixteenth century », *The Art Bulletin*, 66, 4 (1984), p. 620-633. Sur la statue du Capitole, cf. également R. Chevallier, « La statue équestre du Capitole vue par les Français », *RBPB* 62 (1984), p. 79-97.

Marc Aurèle, un épistolier tout désigné ?

Les raisons de faire écrire des lettres à Marc Aurèle pourraient sembler aller d'elles-mêmes. La réputation antique du Prince comme épistolier n'est pas très répandue, mais elle existe. Dans les *Pensées* elles-mêmes, Marc Aurèle est reconnaissant à Rusticus de lui avoir montré à écrire des lettres simples (I, 7). La tradition fait mention de lettres grecques, dont une correspondance avec Hérode Atticus (Philostrate, *VS* 70, 1) et avec Ælius Aristide (*Discours* 42, 14). L'utilisation par Philostrate (*De epistulis* II, 257 Kayser) et Photius (*Epistulae* 207 Westerink) de citations grecques de lettres absentes du corpus frontonien semble suggérer que certaines lettres de l'Empereur circulaient dans l'Antiquité et étaient utilisées comme modèles pour l'écriture épistolaire¹⁶ ; Philostrate affirme même que Marc Aurèle était le meilleur des épistoliers impériaux, lorsqu'il écrivait de sa propre main, car, dit-il, la droiture de son esprit se reflétait également dans ses lettres. Dion Cassius (LXXII, 36, 2-3) spécifie qu'il écrivit toujours ses lettres familières de sa propre main. Dans la biographie de Marc Aurèle, l'*Histoire Auguste* rappelle en quelques occasions cette activité épistolaire (XXII, 6 ; XXIII, 7 ; XXIX, 5) et, ailleurs, cite directement quelques lettres de l'empereur, sur lesquelles nous reviendrons.

Circulait également une série de lettres impériales, dont l'attribution à Marc Aurèle est douteuse ; de cette nature est la lettre au *koinon* d'Asie citée par Eusèbe de Césarée (IV, 13) ou encore la lettre au Sénat à propos du miracle de la pluie, mentionnée par Tertullien (*Apologie*, 5, 6), Eusèbe de Césarée (*Histoire*, V, 5, 6) et Orose (*Histoire*, VII, 15, 4-12). Cette dernière tradition est ancienne, datable de la fin du deuxième siècle, mais le texte reconstitué de la lettre, présent dans les manuscrits en grec à la suite de l'*Apologie* de Justin et ensuite dans une version latine, est probablement plus récent. La tradition chrétienne conserve également une lettre plus personnelle de l'empereur dans la *Vie de saint Abercius*¹⁷.

Il existait donc un lien dans l'historiographie antique entre Marc Aurèle et l'épistolaire, mais ce lien n'était pas plus fort que d'autres associations ; on trouve par exemple beaucoup plus de lettres citées dans la *Vie d'Aurélien* de l'*Histoire Auguste* que de lettres mises sous le nom de l'empereur philosophe¹⁸. Pour mieux comprendre

16 G. Cortassa, « Fozio, Filostrato di Lemno e le lettere greche di Marco Aurelio », *Sileno* 20 (1994), p. 193-200.

17 Nous possédons de plus un certain nombre de rescrits impériaux, transmis par les juristes et les historiens (cf. la reconstitution de F. Arcaria, *Oratio Marci : giurisdizione e processo nella normazione di Marco Aurelio*, Turin, Giappichelli).

18 Sur la répartition des lettres dans l'*Histoire Auguste* et leur usage, cf. A. Molinier Arbo, « Frustrations politiques et revendications utopiques dans les lettres de l'*Histoire Auguste* », in F. Guillaumont et P. Laurence (éd.), *La présence de l'histoire dans l'épistolaire*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2012, p. 131-153. Pour un autre exemple de correspondance impériale, cf. R. Poignault, « L'empereur Hadrien dans sa correspondance

l'attrait à faire écrire Marc Aurèle, il est nécessaire d'observer de plus près ce qu'on lui fait dire et comment.

Comment faire écrire un empereur dans l'Antiquité ?

La lecture de l'ensemble de la correspondance de Marc Aurèle transmise en dehors du corpus frontonien montre deux tendances très nettes dans l'utilisation de l'épistolier impérial, tendances qui sont souvent dictées par la nature du document présenté : la première de ces tendances est la présentation de lettres officielles comme preuves historiques ou doctrinales ; la seconde utilise des lettres personnelles avec des visées plus diverses.

Dans la première catégorie entrent bien sûr les lettres du corpus chrétien. Comme nous l'avons déjà mentionné, trois lettres de Marc Aurèle étaient célèbres dans le milieu chrétien : la lettre au *koinon* d'Asie, la lettre sur la pluie et celle demandant la venue à Rome de saint Abercius.

La lettre au *koinon* d'Asie est mise par Eusèbe sous le nom d'Antonin, alors que la titulature est celle de Marc Aurèle ; ce rescrit est présenté comme une défense de la foi chrétienne, qui ne devrait pas être punie par les hommes. La lettre sur la pluie montre très clairement comment Marc Aurèle a fait appel aux chrétiens pour sortir ses troupes d'une impasse ; il édicte ensuite une loi qu'il désire que le Sénat entérine et qui devra être diffusée dans toutes les provinces par le préfet Vitrasius Pollio, mari d'Annia Faustina ; cette loi interdit d'accuser un homme sur la seule base de son appartenance à la foi chrétienne ; l'accusateur sera brûlé. Ces deux premières lettres sont rédigées comme des lettres officielles, car l'intérêt de présenter ces pièces à conviction est bien sûr de montrer que les empereurs païens, et particulièrement le plus sage d'entre eux, reconnaissent publiquement la vertu des Chrétiens.

La lettre présente dans la vie de saint Abercius est plus personnelle. Abercius est originaire d'Orient ; il a débarrassé un homme d'un démon, mais ce démon se transporte dans le corps de la fille de Marc Aurèle, Annia Lucilla, pour se venger, alors qu'elle était en route vers l'Asie pour son mariage avec L. Vérus. La jeune fille possédée crie que seul Abercius pourra la débarrasser de ce démon. Marc Aurèle écrit à son ami Eusenianus Pollio, personnage important d'Hiéropolis et proche du Prince, pour qu'il convainque Abercius de venir à Rome. Nous ne possédons pas de version antique de la vie : le seul texte que nous possédons vient de Syméon Métaphraste (x^e siècle), mais l'on peut, par des éléments internes, avancer la date de *circa* 380 pour la rédaction¹⁹. Cette lettre est étrange, parce qu'elle ne montre pas clairement le sentiment de l'em-

privée », in L. Nadjó et E. Gavoille (éd.), *Epistulae antiquae*, Louvain, Peeters, 2002, tome 2, p. 223-246.

19 Sur tous ces sujets et pour une édition du texte de la lettre, cf. J.B. Lightfoot, *The Apostolic Fathers*, New York, Olms, Part, II, 1, p. 492-501. Pour la *Vie de St Abercius*, cf. *Patrologie*

pereur sur la foi d'Abercius : elle se contente de reconnaître le pouvoir de celui-ci. On notera par ailleurs que, dans la suite du récit, lorsque le Saint se présente à Rome, Marc Aurèle est déjà sur la frontière nord de l'Empire et c'est Faustine qui accueille le guérisseur. La lettre et le récit sont donc construits de telle façon que l'empereur lui-même ne tienne qu'une faible place, tout en mettant l'accent sur le pouvoir et la notoriété d'Abercius, comme si l'approbation officielle était moins importante que le rôle dans la famille impériale et le récit étiologique, car le démon chassé encore une fois sera condamné par Abercius à transporter un rocher jusqu'en Asie, que le Saint utilisera comme pierre tombale. La lettre sert à montrer le sentiment profond et intime de Marc Aurèle envers un personnage qui lui est extérieur.

Il en va de même dans les extraits que présente Philostrate, issus d'une lettre personnelle que l'empereur envoie à Hérode Atticus. Philostrate se sert de cette lettre pour prouver que le sophiste ne fut jamais exilé par l'empereur, car, dit-il, l'empereur n'aurait pas écrit une lettre si bienveillante et si pleine de contrition à un homme qu'il aurait banni. La lettre, parce qu'elle est intime, ne saurait mentir sur les sentiments qui lient Marc Aurèle à Hérode.

Il faut s'attarder plus longuement sur les lettres présentes dans l'*Histoire Auguste*, car il semble que l'ensemble de la tradition postérieure découle des méthodes élaborées là. L'*Histoire Auguste* utilise généralement les lettres apocryphes pour prouver la véracité de ses jugements sur les empereurs, césars et usurpateurs²⁰. Ce procédé participe de la construction de la *persona* historique du faussaire : cela explique que les lettres ajoutent très peu à la trame narrative ; ce sont assez souvent uniquement des redites de ce que l'auteur a dit de façon linéaire et les lettres sont fréquemment citées les unes à la suite des autres dans les biographies de personnages obscurs. Cependant, l'auteur ajoute parfois, sans doute pour créer un plus grand réalisme, des détails de la vie courante ou intime des épistoliers.

De ce premier type, sont les trois lettres de Marc Aurèle présentes dans les biographies de Pescennius Niger (IV, 1-3) et de Clodius Albinus (X, 4-8 et 9-12). Dans la *Vie de Pescennius Niger*, Marc Aurèle écrit à Cornélius Balbus pour souligner les qualités militaires de Pescennius et sa nomination à un poste de commandement ; le Prince prend le soin de recommander à son correspondant de faire cette annonce devant l'assemblée en insistant sur le fait que seule la valeur de l'homme lui a valu cette promotion, non l'intrigue (*ambitio*), qui, dit-il, *nostris non conuenit moribus*. De même,

grecque, CXV. Selon J.R. Jones, *Antonio de Guevara*, Boston, Twayne, 1975, p. 37, A. de Guevara connaissait la lettre sur le miracle de la pluie, mais aucune des deux autres.

20 Cf. T.E. Jenkins, *Intercepted Letters*, Toronto, Lexington Books, 2006, p. 137-141. Il est à noter que la réutilisation des lettres du *Livre doré* dans l'*Horloge des princes* de Guevara suit cette logique historiographique, cf. E. Blanco, « Las cartas del *Libro áureo* y del *Relox de príncipes* en su marco teórico », in P. Díaz Fernández (éd.), *Frai Antonio de Guevara e a cultura do Renacemento en Galicia*, Lugo, Servicio de Publicaciones de la Diputación Provincial, 1994, II, p. 44 sq.

dans la *Vie de Clodius Albinus*, le Prince adresse une première lettre aux préfets, qui se veut une lettre de nomination, mais qui se révèle un peu maladroite : « je pense qu'il rendra service à l'armée ; en tout cas je suis certain qu'il ne lui portera pas préjudice ». Le rédacteur fait immédiatement suivre une seconde lettre, sans destinataire, qu'il date de la révolte de Cassius, où Marc Aurèle loue Albinus pour avoir calmé les troupes ; il le nommera consul en remplacement de Papius, qui est mourant. Cette lettre est immédiatement suivie par un développement des vices d'Albinus.

Comme on le voit, ces lettres de « recommandation » possèdent des nuances, mais servent essentiellement de preuves, dans le premier cas, de la valeur militaire de Pescennius, dans le second, de la personnalité douteuse d'Albinus. L'utilisation de lettres enrichit le discours historiographique en montrant la pensée intime des épistoliers et, dans ce cas-ci, de Marc Aurèle. La personnalité du Prince, quant à elle, est peu affirmée dans ces lettres : la mention de la préférence pour la valeur au détriment de l'*ambitio* est topique et sert probablement plus à laver à l'avance Pescennius d'une accusation faite plus tard par Sévère Alexandre, que le rédacteur de l'*Histoire Auguste* mentionne peu après (V, 1), qu'à réellement asseoir la personnalité vertueuse de Marc Aurèle. Il est d'ailleurs évident que, dans cette utilisation, l'autorité de la source n'est pas très importante ; en effet, la lettre de Marc Aurèle dans la *Vie de Pescennius* est immédiatement suivie du témoignage épistolaire de Commode (IV, 4), ce qui révèle une volonté de faire une preuve par accumulation et non pas par la moralité de la source.

Les quelques allusions à l'activité épistolaire de Marc Aurèle dans sa biographie et les lettres citées en extrait dans la *Vie d'Avidius Cassius* sont plus intéressantes pour la construction du personnage de Marc Aurèle dans l'*Histoire Auguste*. Les trois allusions dans la *Vie de Marc Antonin le Philosophe* concernent toutes l'utilisation de la lettre comme moyen de se défendre contre des accusations (XXII, 6 : *sed male loquentum uel sermoni uel litteris respondebat* : « mais il répondait aux paroles de ses détracteurs soit de vive voix, soit par lettre »), et plus précisément contre les rumeurs mauvaises concernant Faustine (XXIII, 7 : *de amatis pantomimis ab uxore fuit sermo, ut superius diximus. Sed haec omnia per epistolas suas purgavit* : « à propos des amants pantomimes de sa femme, des rumeurs courraient ; il rejeta dans ses lettres tous ces soupçons ») et contre des accusations d'avarice (XXIX, 5 : *nihil enim magis et timuit et deprecatus est quam auaritiae famam, de qua se multis epistulis purgat* : « en effet, il ne craignit rien autant que d'avoir une réputation d'avarice, dont il se défendit dans de nombreuses lettres »). La lettre est donc perçue comme un moyen de se défendre et cette défense est efficace parce que la lettre transmet la pensée réelle de l'épistolier : l'intimité permet d'atteindre à la vérité.

Les échanges épistolaires placés dans la *Vie d'Avidius Cassius* vont plus loin dans la construction du personnage. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que ces lettres servent essentiellement à montrer la pensée de Marc Aurèle sur le service de l'État, sur l'un des piliers de ce service, la clémence, et sur l'acceptation du destin (II, 1-8).

L'autorité de Marc Aurèle est elle-même renforcée par des citations, qui peuvent, à la première lecture, sembler banales, mais qui inscrivent en fait le Prince dans une lignée de pensée politique (citation de Trajan : *successorem suum nullus occidit* (II, 2) ; citation d'Hadrien : *misera conditio imperatorum, quibus de affectata tyrannide nisi occisis non potest credi* (II, 5)²¹ ; citation d'Ennius : *moribus antiquis res stat Romana uirisque* (V, 7)²² ; citation d'Horace, *Chant séculaire*, I, 17, 13-14 : *di me tuentur, dis pietas mea... cordi est* (XI, 8)). Ces citations, étrangement nombreuses dans les lettres de Marc Aurèle reproduites par l'*Histoire Auguste*, en comparaison avec les lettres mises sous le nom d'autres empereurs, paraissent, d'une part, comme on l'a dit, asseoir l'autorité de l'épistolier – le fait que Trajan et Hadrien n'aient pas outre-mesure sévi contre les conspirateurs renforce la prise de décision du Prince, puisque *in fine* ni l'un ni l'autre ne fut assassiné – et, d'autre part, s'accordent assez bien avec la personnalité d'un empereur érudit.

Deux autres traits méritent d'être soulignés dans ces lettres : d'une part, le jeu de mots que fait Marc Aurèle dans une lettre de « recommandation » adressée au préfet à propos du commandement des légions de Syrie, confié à Avidius Cassius et, d'autre part, les détails intimes mis sous le calame de Faustine.

La lettre citée en V, 4-8 de la *Vie d'Avidius Cassius* est du même type que celles qui sont insérées dans les *Vies* de Niger et de Clodius, mais le rédacteur prend soin, au milieu de compliments sur la discipline sévère du général, d'introduire un jeu de mots : *et tu notum habeas Cassium, hominem Cassianae seueritatis et disciplinae* (V, 6)²³. Ce type de facéties, absent des autres lettres de Marc Aurèle de l'*Histoire Auguste*, n'est pas étranger à la correspondance avec Fronton (e. g. *Ad Marcum*, IV, 4, 2-3). Il est sans doute possible que le rédacteur de l'*Histoire Auguste* connaisse cette facette de la personnalité de Marc Aurèle sans avoir lu la correspondance elle-même, mais le goût des facéties n'est pas généralement le trait que soulignent les historiens chez l'austère empereur. Il est sans doute plus crédible de penser que le rédacteur reproduit une urbanité recommandée dans l'écriture épistolaire et présente dans les modèles classiques, notamment les lettres familières de Cicéron.

L'insertion des lettres de Faustine, comme le dit lui-même le rédacteur, sert à prouver que la révolte de Cassius est postérieure à la mort de Verus et que la femme de l'empereur n'était pas impliquée dans le complot, car elle exige un châtement sévère pour le conspirateur (*Vie d'Avidius Cassius* IX, 11-12). Une lettre de Faustine, qui

21 Marc Aurèle sait que le mot a été prononcé pour la première fois par Domitien (Suétone, *Domitien* II, 1, 1), mais il préfère la mettre sous l'égide d'Hadrien, *tyrannorum enim etiam bona dicta non habent tantum auctoritatis, quantum debent* (II, 6).

22 Ennius, *Annales*, V, 1 Skutsch, cité par Augustin, *Cité de Dieu*, II, 21.

23 « Et tu connais Cassius : Cassius par sa sévérité et sa discipline. » Référence à L. Cassius Longinus Ravilla, consul en 127 et censeur en 125 av. J.-C., dont le nom est synonyme de sévérité, cf. Cicéron, *Pour Roscius d'Amérique*, XXX, 84 ; Valère-Maxime, III, 7, 9.

constitue l'essentiel du chapitre X, exhorte encore Marc Aurèle à punir sévèrement Cassius, puis s'attarde à des considérations domestiques :

ipsa iter tuum mox consequor : quia Fadilla nostra aegrotabat, in Formianum uenire non potui. Sed si te Formis inuenire non potuero, adsequar Capuam, quae ciuitas et meam et filiorum nostrorum aegritudinem poterit adiuuare. Soteridam medicum in Formianum ut dimittas, rogo. Ego autem Pisitheo nihil credo, qui puellae uirgini curationem nescit adhibere (6-8)²⁴.

La raison de cette insertion semble être uniquement de donner plus de crédibilité à la lettre : l'ajout de détails concrets montre l'intimité de l'échange et donc la véracité des propos. On peut cependant se demander quels furent les modèles pour un tel développement. Il va de soi que faire écrire une femme justifiait en partie l'ajout de détails familiers ; d'ailleurs, la réponse de Marc Aurèle à cette lettre (XI, 3-8) ne revient pas sur ces éléments familiers, mais uniquement sur la clémence nécessaire et sur une nomination au consulat. Il semble donc que l'échange épistolaire, en plus d'être une preuve de l'innocence de Faustine, construit des personnages respectant leurs rôles : l'une mettant de l'avant la protection de ses enfants, l'autre les affaires de l'État. Aucune autre lettre de l'*Histoire Auguste* ne développe ainsi l'intimité des personnages. Les deux seules lettres comparables à la lettre de Faustine sont la lettre écrite par Hadrien sur l'Égypte (*Quadriges des tyrans*, VIII, 1-10), où l'empereur ajoute à ses impressions de voyage des touches plus personnelles, et la lettre de Proculus (*Quadriges des tyrans*, XII, 7), où il confesse ses frénésies sexuelles ; même la lettre de Zénobie (*Vie d'Aurélien*, XXVII, 2-5), autre lettre féminine, est bien plus officielle et respecte les conventions de l'unicité du sujet. Ainsi, aucune lettre ne reproduit ce sentiment d'intimité créé dans la lettre de Faustine par la structure et les détails quotidiens. Ce trait particulier, cette possibilité d'entrer dans l'intimité d'un grand homme, qui plus est philosophe, explique sans doute l'attrait des auteurs pour la correspondance de Marc Aurèle.

Avant d'en finir avec l'*Histoire Auguste*, on mentionnera la fin étrange de la biographie de Marc Aurèle : contrairement à la plupart des *Vies* des bons empereurs, la *Vie de Marc Antonin* ne s'achève pas sur un panégyrique, mais sur des accusations que le rédacteur ne réfute pas : on lui reproche d'avoir eu trop de patience pour les écarts de sa femme, trop de bienveillance envers ses ennemis, d'avoir craint de passer pour avaricieux, d'être hypocrite, d'avoir accru l'orgueil du trône, de n'avoir pas fait facilement

24 « Moi-même, je te rejoindrai bientôt ; parce que notre Fadilla était malade, je n'ai pu venir à Formies. Si je ne peux te retrouver à Formies, je te rejoindrai à Capoue, ville capable de nous soigner, moi-même et nos enfants. Je te demande de m'envoyer à Formies le médecin Soterida. Pour ma part, je n'ai aucune confiance en Pisithéus, qui ne sait pas soigner une jeune fille vierge. »

confiance et de n'avoir pas voulu se remarier (il prit une concubine)²⁵. Ces accusations sont extrêmement présentes dans les lettres de Marc Aurèle écrites par Guevara.

La dynamique du corpus épistolaire du *Livre doré* d'A. de Guevara

Antonio de Guevara est un clerc espagnol. Ce que l'on peut savoir sur sa vie est essentiellement tiré de ses œuvres, où il construit une *persona* très romanesque²⁶. Ainsi, malgré des impossibilités chronologiques flagrantes, il relate son entrée chez les Franciscains comme une conséquence morale et métaphysique à la mort de l'Infant Juan (1497), mais les deux événements sont séparés par une dizaine d'années. Officiellement chroniqueur de Charles Quint et payé pour cette charge, il n'écrit rien et redonne par testament le salaire versé. Il entoure la publication de son premier ouvrage, *Le Livre doré de Marc Aurèle*, d'une histoire rocambolesque, où il offre au roi malade l'ouvrage, qui est volé dans la chambre impériale et publié sans nom d'auteur et sans son autorisation. Par ailleurs, la présentation de sa quête des sources, dans le préambule, est également romancée : ayant lu dans un ouvrage historique que Marc Aurèle avait écrit une autobiographie, il chercha dans les bibliothèques et trouva des lettres en grec de l'empereur dans la bibliothèque de Cosme de Médicis à Florence, qu'il traduisit en latin, puis en castillan (tout cela lui prit dix ans)²⁷, mais il affirme également que la plupart de ses informations viennent des professeurs de Marc Aurèle, cités dans le début de la biogra-

25 Les modernes ont souvent mentionné cette fin inattendue d'une biographie généralement idéalisée et peinent à l'expliquer. Pour D. Pausch, « *Libellus non tam diserte quam fideliter scriptus* ? Unreliable narration in the *Historia Augusta* », *Ancient Narrative* 8 (2009), p. 1-18, ces procédés servent à construire l'autorité de l'auteur en proposant une apparence d'objectivité que le lecteur doit déchiffrer. G.W. Adams, *op. cit.*, p. 204 et 247, explique ces critiques, d'une part, par la volonté de l'auteur de l'*Histoire Auguste* de montrer les aspects humains de l'empereur et, d'autre part, par la structure thématique plus que chronologique de la biographie.

26 H. Rivero, *The Rise of Pseudo-historical Fiction : Fray Antonio de Guevara's Novelizations*, New York, Peter Lang, 2004, p. 37-44, analyse la construction de cette *persona* dans les *Lettres familières* ; le point de départ de sa réflexion est de montrer que Guevara souffre de son statut social, car il est issu, selon H. Rivero, d'une famille de Juifs convertis. Dans l'impossibilité d'agir politiquement, Guevara agit par la littérature en tentant de se montrer un conseiller idéal pour le Prince. Le thème du conseiller est à ce point fréquent que H. Rivero (p. 77) se demande s'il ne faut pas voir dans le *Livre doré* et l'*Horloge* des miroirs du conseiller plutôt que des miroirs du prince.

27 Sur ce procédé, cf. C.G. Gual, « Un truco de la ficción histórica : el manuscrito recontrado », *1616*, 10 (1996), p. 47-60. Certaines utilisations de ce topos au Moyen Âge permettent de faire passer la sagesse antique dans la langue vernaculaire, cf. J. Herman, « En guise d'introduction : manuscrits trouvés à Saragosse, c'est-à-dire nulle part », in J. Herman et F. Hallyn (eds), *Le topos du manuscrit retrouvé*, Louvain, Peeters, 1999,

phie de l'*Histoire Auguste*. Or, il semble que l'évêque de Mondoñedo ne connaissait pas le grec et très peu le latin²⁸. Par ailleurs, une analyse superficielle de l'ensemble des sources pour ses œuvres, historiques ou mondaines, montre que l'exactitude n'est pas le but recherché : les anecdotes ou citations sont largement inexactes ou fausses, prises chez des auteurs qui n'existent pas, dans des œuvres inconnues²⁹. On donnera comme exemple de la méthode de Guevara, une lettre de Marc Aurèle dans le *Livre doré* et dans l'*Horloge des Princes*, qui est attribuée à Trajan dans la *Décade des empereurs*, publié en 1539³⁰. Bien sûr, aucune de ses pratiques n'est propre à Guevara, mais il est facile de comprendre à partir de ces quelques points que l'évêque n'est pas un humaniste au sens érasmien du terme, ce qui explique la réaction très vive des érudits postérieurs devant une telle désinvolture philologique. Or, ces critiques pour la plupart viennent après le XVI^e siècle : Pierre Bayle en est le porte-parole le plus virulent³¹, car pour lui la falsification de l'histoire est une façon de permettre aux tyrans de continuer leur cruauté ; l'article sur Guevara est donc un prétexte pour revenir sur un sujet important, unissant la critique de la démagogie politique et religieuse.

Des contemporains de Guevara, seul Pedro de Rúa, helléniste, éditeur et traducteur de Platon, s'interroge sur les pratiques guevariennes³². Dans trois lettres qu'il adresse à l'évêque, probablement rédigées en 1540, il s'inquiète des attaques de l'œuvre de Guevara qu'il a entendues ; il est étonnant de constater que la manipulation de l'histoire est le dernier reproche évoqué ; l'essentiel de la critique va au style orné et bour-

p. XX-XXI. Il n'est pas exclu que le long processus décrit par Guevara, dont l'ensemble de l'œuvre est en castillan, s'inscrive dans cette lignée.

- 28 L'érudition exacte de Guevara reste un point discuté, cf. H. Rivero, *op. cit.*, p. 6.
- 29 H. Rivero, *op. cit.*, p. 71 et 136. Cette utilisation des sources a souvent été comparée à la méthode médiévale d'abord l'historicité, cf., entre autres, R. Dragonetti, *Le Mirage des sources : l'art du faux dans le roman médiéval*, Paris, Seuil, 1987, p. 17-48, mais c'est également l'un des traits du roman de chevalerie espagnol du début du XVI^e siècle, cf. R. Santana Paixão, « Mémoire et idéal historique : l'imaginaire des sources dans les livres de chevaleries ibériques au début du XVI^e siècle », in J. Herman et F. Hallyn (eds), *Le topos du manuscrit retrouvé*, Louvain, Peeters, 1999, p. 27-33.
- 30 Sur la biographie de Guevara, cf. A. Redondo, *op. cit.*, qui aborde également la construction de la *persona* de l'auteur et son rapport avec ses sources (p. 466-488). Le procédé de réutilisation des lettres par A. de Guevara est assez fréquent : A. Redondo, « El arte epistolar de fray Antonio de Guevara : del *Marco Aurelio* a las *Epístolas Familiares* », in P. Díaz Fernández (ed.), *Fray Antonio de Guevara e a cultura do Renacemento en Galicia*, Lugo, Servicio de Publicaciones de la Diputación Provincial, 1994, I, p. 105-108, donne plusieurs exemples et montre les parallèles entre les lettres du *Livre doré* et les *Lettres familiales* de l'auteur, qui sont, selon l'analyste, tout aussi fictives.
- 31 E. Grey, *Guevara, A Forgotten Renaissance Author*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1973, p. 122-123 ; N. Peyrebonne, *Le réveille-matin des courtisans*, Paris, Champion, 1999, p. 25.
- 32 Sur le débat, cf. E. Grey, *op. cit.*, p. 33-43 ; l'auteur aborde également dans les pages suivantes toutes les critiques faites sur l'œuvre de Guevara.

soufflé, qui sent, selon de Rúa, l'exercice scolaire ; de Rúa rapporte également plusieurs critiques qui voient les mentions de la lignée de Guevara dans ses propres œuvres, notamment dans les *Lettres familières*, comme une preuve d'orgueil ; d'autres condamnent le fait qu'il ait utilisé les vrais noms de ses correspondants dans la même œuvre. La première lettre se conclut sur le reproche de manquement à la vérité. Comme Guevara ne répond pas à cette lettre, Pedro de Rúa revient sur le thème dans une deuxième lettre où il assure Guevara de son amitié et où il affirme qu'il est sûr que l'évêque n'avait pas l'intention de tromper en inventant des faits et des sources, car les deux hommes, dit-il, sont liés par le même souci d'instruire. Guevara répond à cette lettre, à laquelle de Rúa donne un commentaire ligne à ligne dans une troisième épître. La position de Guevara est de n'accepter comme absolument certaines que les lettres divines ; rien n'est sûr dans les lettres séculaires ; les lettres profanes sont un passe-temps, qui ne peut être vérifié avec exactitude³³. Au contraire, de Rúa considère que l'écriture exacte du passé est nécessaire pour les individus comme pour les nations, que la continuité entre le passé et le présent permet à la société de ne pas rester dans l'enfance.

L'énorme succès du *Livre doré* en particulier et des œuvres de Guevara en général semble montrer que peu de lecteurs furent choqués du procédé de manipulation des sources et que ce manque de véracité historique ne les empêchait pas de goûter le travail littéraire effectué. Ainsi, les anecdotes rapportées sur Guevara dans les *Chroniques burlesques* de Francesillo de Zúñiga (1539), bouffon de Charles Quint, montrent que les courtisans n'étaient pas dupes des fausses sources de Guevara, mais que cela ne les empêchait pas d'apprécier les œuvres³⁴. Il est cependant également évident que les traducteurs et éditeurs du *Livre doré* y voient une valeur morale, instructive pour les grands comme pour les petits de ce monde³⁵. En effet, le *Livre doré* se présente comme

33 H. Rivero, *op. cit.*, p. 3-4. F. Zamora et V. Hijes Cuevas, *El bachiller Pedro de Rúa humanista y crítico. Sus cartas censorias al P. Guevara y amistad con Alvar Gómez de Castro*, Madrid, CSIC, 1957, p. 54-80.

34 E. Grey, *op. cit.*, p. 53. Francesillo de Zúñiga, *Crónica burlesca del emperador Carlos V*, texte établi par D. Pamp de Valle-Arce, Barcelone, Crítica, 1981 ; pour la parodie du *Livre doré* chez Zúñiga, voir les remarques de l'éditrice, p. 51-52.

35 La question de l'objectif moralisant des écrits de Guevara est également un point fort discuté. Pour H. Rivero, *op. cit.*, p. 4-8, l'approche de l'évêque est parodique et s'apparente à une tendance de l'humanisme chrétien, présente notamment chez Érasme (*Éloge de la folie*), Thomas More (*Utopie*) et Rabelais, qui prônent l'utilisation thérapeutique du rire et l'universalité de la folie. Il est clair qu'il existe une certaine distance prise par rapport aux sources et un certain jeu avec le lecteur, mais la réception de l'œuvre ne semble pas saisir ce jeu. M. Bigeard, *La folie et les fous littéraires en Espagne (1500-1650)*, Paris, Centre de recherches hispaniques, 1972, p. 134 et suivantes, note que ce n'est pas tant la lettre de l'*Éloge de la folie* qui marque les auteurs, mais l'esprit de l'œuvre érasmienne, qui imprègne de nombreuses œuvres satiriques espagnoles. Cela se voit entre autres dans l'intérêt que portent ces auteurs aux marginaux de la société (fous, vagabonds, déshérités). De cette tendance pourrait découler l'intérêt de Guevara pour les courtisanes,

un miroir du Prince, mais un miroir du Prince qui n'est pas aussi structuré et aussi clair que le *Relox*, publié l'année suivante³⁶.

L'étrange objet littéraire qu'est le *Livre doré* mérite donc une attention particulière. Il va de soi qu'il y aurait beaucoup à dire sur chaque lettre en particulier³⁷ et qu'il est impossible, dans le cadre de ce survol, de faire autre chose que d'ébaucher une réflexion générale. Le *Livre doré* est constitué de deux parties distinctes : le premier livre est une biographie chronologique de Marc Aurèle, tandis que le second livre regroupe les lettres de l'empereur sans commentaire de la part de l'auteur³⁸. Le premier livre comporte une lettre qui n'est pas reproduite dans le recueil du livre deux ; c'est une lettre à Pollion, qui relate l'éducation de Marc Aurèle, thème assez important dans l'*Horloge des Princes*, mais moins central dans le *Livre doré*. Ce premier livre comporte également quelques morceaux de bravoure, qui ont parfois circulé de façon autonome³⁹ : le discours du paysan du Danube, le discours de Marc Aurèle à Faustine lui refusant, malgré sa demande, les clefs de son cabinet de lecture, le récit de la mort de l'empereur, avec ses détails très maniéristes. Dans l'ensemble, les visées de ce premier livre sont toutefois assez claires et le personnage de l'empereur assez univoque. Ainsi, le discours du paysan du Danube questionne l'impérialisme et la justice des empires, tout en montrant le simple donnant des leçons aux puissants ; l'étude de ce discours, maintes fois remanié par Guevara, montre le travail de l'écrivain pour parler de l'impérialisme espagnol, notamment dans le Nouveau-Monde⁴⁰. C'est un thème récurrent également dans les lettres, où plusieurs « étrangers » à Rome donnent des leçons de vertu au Sénat. Ce thème est généralement accompagné de réflexions sur les aspects néfastes de la guerre de conquête et sur l'avarice : l'or que devrait chercher l'homme, comme le dit maintes fois Guevara et explicitement dans le

cf. C.Y. Hsu, *Courtesans in the Literature of Spanish Golden Age*, Kassel, Reichenberger, 2002, p. 104-109. Sur les visées sociales de Guevara, voir en dernier lieu, E. Blanco, « La construcción de una identidad literaria en la corte de Carlos V : el caso de Fray Antonio de Guevara », *e-Spania* [En ligne], 13 juin 2012, mis en ligne le 17 juin 2012, consulté le 28 août 2012. URL : <http://e-spania.revues.org/21163> ; DOI : 10.4000/e-spania.21163.

36 Sur cet aspect de l'*Horloge des Princes*, cf. K. Bollard de Boce, « The rhetoric of exemplarity in two sixteenth century *Specula Principis* », *Symposium* 53 (1999), p. 83-91.

37 L'édition moderne de base est celle d'E. Blanco, Madrid, Turner, 1994, mais l'on peut appeler de nos vœux une édition annotée de l'œuvre de Guevara.

38 Comme le montre A. Redondo, « El arte epistolar de fray Antonio de Guevara : del *Marco Aurelio* a las *Epístolas Familiares* », in P. Díaz Fernández (ed.), *Fray Antonio de Guevara e a cultura do Renacemento en Galicia*, Lugo, Servicio de Publicaciones de la Diputación Provincial, 1994, I, p. 102-103, il y a quelques annonces dans le livre I des lettres qui seront présentées dans le livre II, mais l'ordre chronologique n'est pas respecté dans le livre II ; A. Redondo croit plutôt à un classement thématique des lettres du livre II.

39 Selon J.R. Jones, *op. cit.*, p. 38-43, il est possible de faire plusieurs rapprochements entre le récit de Marc Aurèle et des événements politiques précis contemporains de Guevara.

40 Il est à noter que, lors de la première rédaction, le paysan avait tous les traits de l'Amérindien. Dans les réécritures, il prend un aspect physique plus nordique, qui permet sans doute une réflexion plus générale. Cf. H. Rivero, *op. cit.*, p. 91-95.

prologue du *Livre doré*, est la richesse présente dans les livres et non pas la richesse matérielle. Cela explique également l'ampleur de l'« affaire de la bibliothèque », qui s'étend sur trois chapitres (XIX-XXI), et le thème fréquent de l'importance de la littérature⁴¹. Cette importance va de pair avec l'idée souvent répétée de la bonne éducation sous de bons maîtres et de bons conseillers.

Ces idées (conception de l'Empire, de la guerre, du pouvoir, de l'éducation, des lettres, du conseiller), avec les modulations propres que leur impose Guevara, sont assez classiques dans les miroirs de Prince, qu'ils soient ou non écrits sous forme de biographie, cette tradition remontant à l'Antiquité. L'écriture de lettres pseudo-graphiques n'est pas non plus une originalité⁴². Il existait dans l'Antiquité comme au Moyen Âge des corpus de lettres pseudo-graphiques, notamment les très célèbres lettres d'Aristote à Alexandre⁴³, qui partagent avec notre corpus leurs intentions d'éducation du Prince. Or, l'une des caractéristiques de ces lettres est de se vouloir vraies : il y a une intention de sérieux, de transmission d'une sagesse antique à travers l'illusion du contact direct, épistolaire, entre le sage grec et le lecteur, qui devient en quelque sorte Alexandre. Il en va de même, pour prendre un exemple contemporain et parodique, des lettres du bouffon de Charles Quint, Francesillo de Zúñiga, qui écrit au pape en se présentant comme un sage et en le menaçant d'excommunication⁴⁴. Dans le *Livre doré*, ce qui est sans doute moins classique est la construction de l'œuvre en deux parties, cet ajout des lettres comme document, et le rôle particulier que l'auteur donne au lecteur.

La lecture des lettres de Marc Aurèle chez Guevara laisse une impression différente des autres lettres de la tradition, car la dynamique n'est pas la même ; nous sommes devant un triangle littéraire, si l'on peut dire, les correspondants de l'empereur étant, pour la plupart, généralement des inconnus ou des personnages imaginaires. Le Prince n'est plus le destinataire des lettres, mais leur auteur et le Prince auquel s'adressent les conseils est le dédicataire de l'œuvre de Guevara ; le lecteur n'entre donc pas dans une relation directe avec la sagesse antique, car le discours ne s'adresse pas directement à lui ; sa tâche est de reconstruire, à partir de données brutes, le comportement conseillé

41 H. Rivero, *op. cit.*, p. 74-75.

42 Sur la fabrication de faux dans la correspondance réelle, cf. C. Bénévnt, « Peut-on parler de faux et usage de faux au XVI^e siècle ? Le témoignage de la correspondance d'Érasme », *Revue de l'AIRe* 28 (2002), p. 17-25. Sur la place de l'épistolaire guevarien dans la tradition, cf. E. Blanco, « Las cartas del *Libro áureo* y del *Relox de príncipes* en su marco teórico », in P. Díaz Fernández (ed.), *Frai Antonio de Guevara e a cultura do Renacemento en Galicia*, Lugo, Servicio de Publicaciones de la Diputación Provincial, 1994, II, p. 21-31.

43 Sur ce corpus, notamment le *Secret des secrets*, cf. C.B. Schmitt et D. Knox, *Pseudo-Aristoteles Latinus, A Guide to Latin Works Falsely Attributed to Aristotle before 1500*, Londres, Warburg Institute, 1985.

44 M. Bigeard, *op. cit.*, p. 130-133 ; Francesillo de Zúñiga, *op. cit.*, ch. XXIII, p. 142-145. Pour un portrait des diverses utilisations de la lettre dans cette période, cf. C.E. Kany, *The Beginnings of the Epistolary Novel in France, Italy and Spain*, Berkeley, University of California Press, 1937, p. 53-79.

et souhaitable⁴⁵. Cette dynamique particulière est renforcée par le choix de Guevara de mettre les lettres impériales en annexe.

En effet, dans un ouvrage historique traditionnel, les lettres servent à démontrer le point de vue de l'historien sur un sujet ou à confirmer le point de vue de celui-ci sur un personnage ; nous avons vu ce processus à l'œuvre dans l'utilisation que fait l'*Histoire Auguste* de certaines lettres impériales. Or, Guevara ne s'emploie pas à créer une cohérence entre le modèle présenté dans la narration du livre I et le personnage intime qu'il présente dans le livre II. Que cette incohérence soit voulue devient explicite lorsque l'on tente de classer de façon chronologique les lettres, autant que faire se peut : il n'y a pas d'évolution du personnage d'un jeune jusqu'à un vieux Marc Aurèle, mais plutôt une accumulation de lettres selon une organisation thématique peu rigide.

Cette organisation semble correspondre aux reproches faits à la fin de la biographie de Marc Aurèle par l'auteur de l'*Histoire Auguste*. On peut expliquer ainsi, par exemple, que les lettres sur les amours de l'empereur viennent en dernier, car la dernière anecdote rapportée par l'*Histoire Auguste* est le refus de Marc Aurèle de reprendre une femme après la mort de Faustine et de plutôt se choisir une concubine. Dans une perspective moralisante et éducatrice, les lettres amoureuses de Marc Aurèle auraient dû montrer que le choix d'une concubine était motivé par des raisons philosophiques ou, à la limite, politiques. Or, ce n'est pas le cas : les lettres amoureuses montrent plutôt un Marc Aurèle qui utilise la philosophie pour séduire des femmes ou en écarter d'autres, avec étonnamment peu de consistance morale. D'ailleurs, il semble que la lettre aux courtisanes de Rome, qui ouvre ce recueil thématique, contienne le fil conducteur de toutes les lettres suivantes : les courtisanes de Rome, en l'absence de Marc Aurèle, se sont amusées à rédiger et à jouer une farce sur l'hypocrisie de l'empereur philosophe, puis elles ont construit une statue de paille dont toutes les parties révèlent cette duplicité, statue qu'elles ont pendue la tête en bas ; informé de ces divertissements et questionné, par les courtisanes elles-mêmes, sur l'origine de la femme, Marc Aurèle écrit une invective en bonne et due forme contre le sexe féminin et ses duperies ; la lettre se termine sur une note ambiguë, car Marc Aurèle affirme connaître très bien toutes ces femmes, être leur ami intime, et les invite à prendre cette réponse comme il a accueilli leur farce médisante, c'est-à-dire comme une moquerie, un jeu. On pourrait multiplier les exemples de la façon nuancée dont Guevara construit son personnage dans les lettres, où, même sur des sujets plus sérieux (la justice, la fortune, l'amitié), l'empereur n'est jamais parfaitement cohérent⁴⁶, mais la lettre aux courtisanes suffit à montrer que le personnage de Marc Aurèle dans les lettres est moins univoque que le personnage de l'empereur dans la narration du livre I.

45 Selon J.R. Jones, *op. cit.*, p. 49, cette pratique annonce le perspectivisme de Cervantès.

46 H. Rivero, *op. cit.*, p. 99, montre que cette pratique d'exprimer des opinions dissonantes, notamment sur le pouvoir, est un trait de l'ensemble de l'œuvre historiographique de Guevara.

On peut bien sûr donner des explications anecdotiques à la volonté d'introduire ces lettres amoureuses ; certains y ont vu des allusions à la jeunesse dissolue de Charles Quint ; dans cette perspective, le but de Guevara serait de montrer que la débauche de la jeunesse ne mène pas forcément à une maturité vicieuse, que même le philosophe doit faire ses expériences. La lettre aux courtisanes peut également servir l'émulation littéraire : il est en effet parfaitement probable qu'A. de Guevara connaissait la version de l'*Histoire Auguste* où le discours d'Élagabal aux courtisanes de Leonardo Bruni Areto avait été introduit⁴⁷. Ces explications ne résolvent cependant pas le problème de l'incohérence éthique de l'empereur-philosophe dans les lettres.

De plus, il est évident que l'un des *topoi* les plus présents dans les lettres est celui de l'intimité, du secret, en regard du public⁴⁸. L'épistolier oppose souvent les deux concepts dans les lettres amoureuses, bien sûr, mais également dans les lettres sur la mort et la consolation. À ce propos, on peut mettre en parallèle la lettre de non-consolation à Antigonus (*Lettre* 10) et la lettre sur la mort du fils de Marc Aurèle, Verissimus (*Lettre* 8). De la même manière que les lettres amoureuses traçaient un portrait double de l'empereur, ces deux lettres montrent deux facettes du deuil : dans l'une, il accuse son correspondant de ne pas accepter ce que les dieux lui ont à juste titre envoyé comme châtiment, dans l'autre, il ne se console pas de la mort et conclut en disant que celui qui rit en public et pleure dans son cœur est un mort-vivant ; par ailleurs, lorsque l'épistolier montre de l'empathie pour les malheurs de ses correspondants, il affirme qu'il pleure des larmes de sang dans son cœur, alors que des larmes d'eau coulent sur ses joues. Bien plus que la duplicité, donc, c'est une réflexion sur le public et le privé, comme le *Livre doré* est une présentation du public et du privé à travers deux formes très distinctes. La relation que doivent entretenir le public et le privé n'est pas clairement expliquée, mais il semble que pour Guevara le seul fait de présenter le privé, le secret, l'intime, dont l'expression la plus nette est sans doute les lettres amoureuses, permet d'arriver à une compréhension globale de l'humain et de dépasser la connaissance superficielle de l'historiographie⁴⁹.

47 E. Grey, *op. cit.*, p. 7, émet l'hypothèse que Guevara a consulté l'édition florentine de l'*Histoire Auguste* (1519). Il est vrai que certains thèmes abordés dans la lettre sont présents dans le discours de Leonardo Bruni, cf. *Opere letterarie e politiche*, texte établi et traduit par P. Viti, Turin, UTET, 1996, p. 288-303.

48 Ce thème est assez fréquent dans les lettres fictives, antiques et modernes, car il accentue le sentiment agréable de s'introduire frauduleusement dans l'intimité des correspondants. Il est cependant traité dans le corpus des lettres de Marc Aurèle de façon beaucoup plus continue et ne se résume pas à quelques mentions sur la nécessité de garder la lettre secrète. Sur ce sujet, cf. P.A. Rosenmeyer, *Ancient Epistolary Fictions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 199-204.

49 H. Rivero, *op. cit.*, p. 137-139, souligne que la fiction historique chez Guevara ne sert pas à présenter des figures idéalisées, mais bien des figures plus humaines, ce qui, paradoxalement, leur donne une part plus grande de vraisemblance et que l'accumulation de détails, pas toujours structurés de façon logique, semble rapprocher l'auteur des méthodes de

De cette façon, en ne suivant ni les règles historiographiques ni la logique de la construction du personnage, en créant une relation complexe et multiple avec le lecteur et le dédicataire, en séparant la narration et le corpus des sources, en présentant ces sources dans un ordre qui n'est pas historique et en ne construisant pas sur un canevas argumentatif serré chaque lettre⁵⁰, Antonio de Guevara semble vouloir montrer non pas un modèle de sagesse, mais un exemple d'humanité. Cette complexité, qui permet de reconstruire une vérité humaine qui ne soit pas manichéenne, me semble à l'origine, d'une part, du choix de Guevara de Marc Aurèle et, d'autre part, de la popularité de ces lettres au XVI^e siècle.

En effet, le personnage de Marc Aurèle possédait plusieurs atouts. En plus d'avoir une réputation antique de prince philosophe, sa vie était assez bien connue par l'*Histoire Auguste*, mais, à l'époque de Guevara, on ne possédait pas, en dehors des lettres présentes dans le recueil historique, d'œuvre composée de sa main, ce qui permettait de créer un style intime en toute liberté⁵¹. Par ailleurs, la réputation générale et non pas érudite de Marc Aurèle comme un prince stoïcien rigide avec une femme volage⁵² était assez mono-

l'historiographie médiévale. Tous ces traits, mais également la construction des caractères, rapprochent sa manière du roman picaresque postérieur (p. 231).

50 Il faut également rappeler que la forme épistolaire est en question au début du XVI^e siècle, ce qui explique le nombre assez important de manuels et traités, qui tentent de construire une façon humaniste d'aborder la lettre, cf., entre autres, D.W. Bleznick, « Epistolography in Golden Age Spain », in S. Bowman, B.M. Damiani, J.W. Diaz, E.M. Gerli, E. Hesse, J.E. Keller, L. Leal et R.P. Sebold (eds), *Studies in Honor of G.E. Wade*, Madrid, Studia Humanitatis, 1979, p. 11-21 ; J. Rice Henderson, « Erasmus on the Art of Letter-Writing », in J.J. Murphy (ed.), *Renaissance Eloquence*, Berkeley, University of California Press, 1983, p. 331-355 ; G. Burton, « From *Ars dictaminis* to *Ars conscribendi epistolis* », in C. Poster et L.C. Mitchell (eds), *Letter-Writing Manuals and Instruction from Antiquity to the Present*, Columbia, University of South Carolina Press, 2007, p. 88-101. Or, il est impossible de voir dans la construction des lettres de Marc Aurèle chez Guevara l'influence de ces traités ; l'influence médiévale y est également peu sensible. La même pratique semble observée dans les lettres familières, cf. P. Concejo, « La obra epistolar de Antonio de Guevara », *Revista de Estudios Hispánicos* 12 (1978), p. 227-238.

51 Remarquons toutefois que le style de Marc Aurèle ressemble à s'y méprendre au style d'A. de Guevara dans les lettres familières, cf. M. Camprubi, « Le style de fray Antonio de Guevara à travers les *Epístolas Familiares* », *Caravelle* 11 (1968), p. 131-150.

52 Notons que la réputation de Faustine, transmise par l'*Histoire Auguste*, est très peu exploitée par Guevara ; les lettres comportent quelques mentions de sa folie ; dans le livre I, les épisodes de la bibliothèque et de la tournée de la Ville avec sa fille tendent à montrer le manque de réflexion de la femme de l'empereur plutôt que ses mauvaises mœurs. On peut expliquer cette absence, comme d'ailleurs l'absence de Lucius Verus, par le projet d'ensemble de Guevara : donner à Marc Aurèle comme *alter ego* noirs la femme et le frère adoptif, comme le fait l'auteur de l'*Histoire Auguste*, était une solution trop simple, trop manichéenne, qui ne permettait pas une construction nuancée du personnage, qui doit porter à lui seul toutes ses contradictions. Ces absences ont sans doute également des explications anecdotiques : si Marc Aurèle est Charles Quint, il était peu prudent

lithique pour permettre des modulations : le plaisir est créé par la distance ressentie par le lecteur entre ce que devrait dire un prince stoïcien et ce qu'il dit dans l'intimité, que ce plaisir découle du voyeurisme ou du jeu littéraire dépend de la véracité que l'on donne à ces lettres, mais le plaisir demeure. Dès lors, il est évident que si Guevara avait eu sous les yeux les lettres de Fronton et de Marc Aurèle, il n'aurait pas choisi l'empereur comme épistolier, car la création du faux aurait été alors d'un autre ordre, n'aurait pas servi les mêmes buts et n'aurait pas créé la même relation avec le lecteur.

On me permettra de revenir en conclusion sur les rapports de Guevara avec l'*Histoire Auguste*. J.-P. Callu, dans l'introduction à son édition, montre comment les humanistes, notamment Érasme, ont considéré l'œuvre comme historique⁵³. E. Grey souligne également que, à l'époque de Guevara, l'*Histoire Auguste* est considérée comme une mine de renseignements importante et s'étonne que seul Guevara semble avoir compris que ces biographies sont un tissu de fictions : s'il ne reprend pas textuellement les lettres présentées par l'historien, il semble s'inspirer de l'esprit fictif qui guide le faussaire antique⁵⁴. Or, comment Guevara aurait-il pu comprendre les processus à l'œuvre dans l'*Histoire Auguste* ? Par ailleurs, il semble que la construction de la fiction chez Guevara n'est pas du même ordre et ne sert pas les mêmes buts que celle du faussaire antique ou que celle de tous les autres auteurs de fausses lettres de Marc Aurèle. Il semble que ce qu'a senti Guevara, c'est ce que mettra en pratique de façon plus cynique Cervantès⁵⁵ : la possibilité de créer du plus vrai à travers du plus faux ; la vérité profane, comme le dit Guevara lui-même, n'existe pas ; l'écriture du passé profane est un passe temps où l'homme peut créer toutes les fictions pour parvenir à mieux saisir l'humain.

Pascale FLEURY

Professeure agrégée
Institut d'études anciennes
Université Laval, Québec, Canada
pascale.fleury@lit.ulaval.ca

de comparer sa femme à Faustine et d'évoquer son frère, particulièrement populaire en Espagne. Cf. pour ces dernières explications, J.R. Jones, *op. cit.*, p. 46.

53 Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. LXXXIV.

54 *Op. cit.*, p. 6.

55 Les études modernes sur A. de Guevara soulignent souvent ce lien entre les deux œuvres et Cervantès fait explicitement référence aux fabrications de Guevara dans le prologue du *Don Quichotte*.

Annexe : sources en ordre chronologique

- II^e siècle : Fronton, *Epistulae*, texte établi par M. P. J. van den Hout, Leipzig, Teubner, 1988.
Scritti di Marco Aurelio. Lettere a Frontone, Pensieri, Documenti, texte traduit et commenté par G. Cortassa, UTET, Turin, 1984.
 Ælius Aristide, *Discours*, texte traduit par C. E. Behr, Leiden, Brill, 1981.
 Tertullien, *Apologétique*, texte établi et traduit par J.-P. Waltzing, Paris, Les Belles Lettres, 1961.
- III^e siècle : Philostrate, *Vie des Sophistes*, texte traduit par W. C. Wright, Cambridge, Harvard University Press, 1921.
 Philostrate, *Opera*, texte établi par C. Kayser, Leipzig, Teubner, 1870-1871.
- IV^e siècle : Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, texte établi et traduit par G. Bardy, Paris, Cerf, 1952.
 Charisius, *Ars grammatica*, texte établi par C. Barwick, Stuttgart, Teubner, 1997.
- V^e siècle : *Histoire Auguste*, texte traduit par A. Chastagnol, Paris, Laffont, 1994.
 Orose, *Histoire*, texte établi et traduit par M.-P. Arnaud-Lindet, Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- IX^e siècle : Photius, *Epistolae*, texte établi et traduit par J. N. Baletta, Hildesheim, Olms, 1978.
- X^e siècle : Syméon Métaphraste, lettre de la *Vie d'Abercius* dans *The Apostolic Fathers*, texte commenté par J. B. Lightfoot, New York, Olms, 1989.
- 1159 : Jean de Salisbury, *Policraticus* (Leiden, Plautiniana, 1595).
- 1511 : Maffei, R., *Commentariorum rerum urbanarum libri*, Paris, Josse Bade (<http://www.bvh.univ-tours.fr/Consult/index.asp?numfiche=484>).
- 1528 : Guevara, A., *Obras completas*, texte établi par E. Blanco, Madrid, Turner, 1994.
- 1539 : Zúñiga, F., *Crónica burlesca del emperador Carlos V*, texte établi par D. Pamp de Valle-Arce. Barcelone, Crítica, 1981.
- 1540 : *El bachiller Pedro de Rúa humanista y crítico. Sus cartas censorias al P. Guevara y amistad con Alvar Gómez de Castro*, texte établi par F. Zamora et V. Hijes Cuevas, Madrid, CSIC, 1957.
- 1592 : Fries, J., *Bibliotheca philosophorum classicorum auctorum chronologica*, Tiguri.
- 1620 : Marc Aurèle, *Meditations*, texte traduit par M. Casaubon, Londres (4^e édition, Londres, 1673).
- 1624 : Vossius, G., *De historicis graecis*, Leiden (Leipzig, Dykonia, 1838).
- 1697 : Bayle, P., *Dictionnaire historique et critique*, Paris (5^e édition, Amsterdam, 1740).

- 1720 : Le Nain de Tillemont, L.-S., *Histoire des empereurs romains*, Paris, C. Robustel.
- 1733 : Bénédictins de St-Maure, *Histoire littéraire de la France*, Paris.
- 1823 : *M. Cornelii Frontonis et M. Aurelii Imperatoris Epistulae. L. Veri et Antonini Pii et Appiani Epistularum Reliquiae. Fragmenta Frontonis et scripta grammatica. Editio prima romana plus centum epistulis aucta ex codice rescripto bibliothecae pontificiae Vaticanae, curante A. Maio*, Rome, In Collegio urbano apud Burliaecum.